8

LES VIEUX ÉPOUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par F. G. DESFONTAINES;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 4 Germinal, an deuxième de la République.

Prix : Trente-cinq sols, avec la musique.



A PARIS,

CHEZ le Libraire, au Théâtre du Vaudeville,
Et à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme,
N°. 44.

Ventose, an Troisième.

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
GERMAIN.	*Delpech.*
AMBROISE.	*Chapelle.*
LUBIN.	*Carpentier.*
JACQUOT.	*Saucède*
LE MAIRE.	*Vertpré.*
BENJAMIN.	C.ne *Delaporte.*
JUSTINE.	*Vée.*
CLAUDINE.	*Frédéric.*
JAVOTTE.	*Delpech.*
MUNICIPAUX.	

La Scène se passe dans une Commune.

LES VIEUX ÉPOUX,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente une place de Commune, parsemée d'arbres; la maison de Germain à la droite du Spectateur, une cabane à gauche; du même côté, un banc de pierre appuyé contre un buisson; dans le fond, un puits, avec sa poulie et sa corde. Sur l'air suivant, que l'on joue entier, sans paroles, Ambroise arrive, sa vièle sur le dos, soutenu d'une main par son bâton, et de l'autre, par Benjamin : celui-ci a le petit sac de mandian sur le côté, une clarinette attachée à sa boutonnière. Tous deux examinent le local : Benjamin apperçoit le banc de pierre, et y conduit Ambroise.

SCENE PREMIERE.

AMBROISE, BENJAMIN.

BENJAMIN.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Par ici.

AMBROISE.

Oui, Benjamin,
La course est un peu forte;

Mais j'gage, au plaisir soudain
Qui, vraiment, me transporte,
Qu'à la fin,
Du citoyen Germain,
De près j'touchons la porte.

BENJAMIN.

Mais oui. — Une place avec des arbres, un puits dans le fond ; une maison par ici ; une cabanne par-là ; un banc de pierre au pied d'un buisson : ce doit être ça ; d'ailleurs, suffit que vous ayiez du plaisir, pour que j'en aie aussi, mais je n'sai pas d'quoi vous en avez.

AMBROISE.

Il y en a toujours, mon enfant, à faire connaissance avec les honnêtes gens qu'l'on n'connaît pas.

BENJAMIN.

Et à rester avec ceux qu'l'on connaît, ce qui fait que j'voudrai toujours êt' votre conducteur ; par ainsi, quand j'serai pu grand, n'allez pas en vouloir un pu p'tit.

AMBROISE.

Pauvre enfant ! que dis-tu là !

BENJAMIN.

J'dis que j'vous s'rai ben pu serviable quand j'serai un homme.

AMBROISE.

Lorsque tu s'ras un homme, je n'serai pu rien, moi, et tu f'ras mieux qu'tu ne fais.

BENJAMIN, *s'asséyant près de lui.*

Mieux que d'vous soutenir quand vous êt' fatigué ! que d'vous réchauffer quand vous avez froid ! que d'vous chercher du pain quand vous n'en avez pas !

(*Il le presse.*)

AMBROISE, *attendri.*

Que de peines il te coûte !

BENJAMIN.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Quand l'mauvais tems fait q'tous les deux
Nous d'meurons dans not' hermitage,
Chez nos voisins je fais c'que j'peux,
Pour qu'on vous donne davantage.
Par fois je m'trouv' dans l'embarras,
Lorsque ma quête est terminée ;
Mais d'rès que j'vois qu'vous n'manqu'rez pas,
Je suis content de ma journée. (*bis.*)

AMBROISE, *le baisant sur le front.*

Tais-toi, tais-toi. — Germain nous attend.

BENJAMIN.

Comm' vous dites, et je n'suis pas curieux, mais j'voudrais bien savoir c'qui vous veut, ce citoyen-là, qui n'vous a jamais parlé, jamais vu, et qui tout d'un coup demande à vous voir, et à vous parler en particulier.

AMBROISE.

Patience, et va voir si j'ai d'viné juste.

BENJAMIN, *se levant et allant à la porte.*

Pauvre petite charité,
Nous n'avons rien, en vérité.

AMBROISE.

C'n'est pas ça, c'n'est pas ça.

BENJAMIN.

L'habitude.

AMBROISE.

Frappe.

BENJAMIN, *frappant.*

Toc, toc, ouvrez, s'il vous plaît,
Ouvrez au pere Ambroise.

AMBROISE, *se levant.*

Eh ! reviens, reviens. (*Benjamain revient.*) J'oubliais, l'citoyen m'a fait dire d'l'avertir par un ptit air.

BENJAMIN.

C'est ma finn' vrai. (*Il prend son hautbois, et Ambroise sa vielle.*) L'quel que nous jouerons ?

AMBROISE.

Celui que tu aimes tant.

BENJAMIN, *marquant la mesure avec le pied.*

Partons. (*Ils jouent tous deux.*)

GERMAIN, *à sa fenêtre à la reprise.*

Je suis à vous, mes amis, je suis à vous ; mais ma femme pourrait vous entendre. -- Assez, assez.

AMBROISE.

Il y a du mystère.

BENJAMIN.

Sûr'ment qu'il y en a, et v'là qui' faut que j'fasse comm' si j'étais de trop.

AMBROISE.

Ça sera pu honnête.

BENJAMIN.

C'est c'que j'disais, et tandis qu'vous causerez, j'irai faire' ma tournée à c'te commune que je n'connais pas.

AMBROISE.

Ni moi.

BENJAMIN.

Je m'depêcherai.

AMBROISE.

J'allais te le dire.

BENJAMIN.

AIR : *Belle Brunette,*

Loin d'vous, j'crains et j'm'ennuie ;
Tout ça me fait souffrir,

Et ma quête finie,
Vous m'verrez accourir.
Ah! si, par avanture,
Fallait nous séparer,
Comm' on m'verrait, la chose est sûre,
Comm' on m'verrait pleurer!

ENSEMBLE.

Ah! si, par aventure, etc.

(Germain arrive.)

BENJAMIN.

V'là l'citoyen.

(Ils vont au-devant de lui.)

SCENE II.

Les mêmes, GERMAIN.

GERMAIN.

DEMEUREZ, demeurez.

AMBROISE.

J'suis dans la coutume d'prévenir l'monde.

BENJAMIN.

Moi d'même, à cause qu'c'est moi qui suis son petit conducteur, si ben que je n'vais pas loin, et qu'vous me l'rendrez si-tôt que j'serai revenu.

GERMAIN.

Oui, mon enfant.

BENJAMIN.

Parole?

GERMAIN.

Parole.

BENJAMIN, *frappant dans la main de Germain.*

C'est dit. (*A Ambroise, en le pressant.*) et ça n's'ra pas long. (*Il sort.*)

SCENE III.

AMBROISE, GERMAIN.

GERMAIN.

COMME il vous aime !

AMBROISE.

C'est mon père nourricier, et j'vous garantis qu'à dix lieues à la ronde, il n'y a pas une commune où il ne m'ait introduit chez d'honnêtes habitans que j'visite, tantôt l'un, tantôt l'autre, tant qu'l'année dure.

GERMAIN, *vivement.*

Vous m'enchantez.

AMBROISE.

J'vous enchante, parce que j'marche toute l'année.

GERMAIN.

Non, sans doute; mais je vois que l'on m'a dit vrai sur le nombre de vos connoissances dans les environs, et je suis persuadé que vous me rendrez un service...

AMBROISE.

En vérité ?

GERMAIN.

Qui fera trois heureux à la fois.

AMBROISE.

Trois heureux ! c'est pour en mourir d'joie.

GERMAIN, *lui pressant la main.*

Vous vivrez pour partager la mienne... Mais plus je vous regarde, et plus vous me frappez.. Que je vous voye de plus près.

AMBROISE.

Ça n'est pas curieux, mais puisque ça vous convient, contentez-vous, me v'là.

GERMAIN, *après l'avoir regardé.*

Je ne me trompe pas, et sûrement vous ne m'êtes pas étranger : d'où êtes-vous ?

AMBROISE.

D'Cormeil, où c'que j'suis né natif en 719 ; berger à 12 ans, soldat a 20, valet d'ferme à 30, marié a 37, veuf à 42, laboureur à 50, vielleux à 65, chez vous à 75, et pauvre l'matin, riche l'soir, quand de bons citoyens ont bien voulu m'assister.

GERMAIN.

Soixante-quinze ans, et point de maladie, point d'infirmités ?

AMBROISE.

AIR : *Lorsqu'on me tracasse.*

Autrefois, d'ma jeunesse,
Santé fit la gaîté;
Aujourd'hui, d'ma vieillesse,
Gaîté fait la santé.
Viv' la gaîté ;
C'est l'seul med'cin d'la faculté :
Viv' la gaîte,

GERMAIN.

Vous êtes de bon conseil. -- mais un mot.

AMBROISE.

Même air.

Avec ell', sans voiture,
Je suis toujours dehors ;
Avec ell', sur la dure,
Je chante, et je m'endors.
Viv' la gaîte, etc.

GERMAIN.

Un mot, un seul mot.

AMBROISE.

J'l'attends.

GERMAIN.

De qui avez-vous été le berger et le laboureur ?

AMBROISE.

Du plus loyal des hommes, que j'ai servi 31 ans, et chez qui j'aurais fini mes jours, si le ciel n'avait abrégé les siens : *Pierre Durieux.*

GERMAIN, *attendri.*

Pierre Durieux. (*à part.*) C'est lui !

AMBROISE.

Vous l'avez connu ?

GERMAIN.

Pour mon bonheur. -- Et vous, père *Ambroise*, vous devez vous ressouvenir du petit *Pierrot* ?

AMBROISE.

Du p'tit *Pierrot* ! l'fils chéri, l'fils unique d'la maison ! si je m'en souviens ? pu qui n'se s'ra souvenu d'moi : i' n'avait que cinq ans lorsque je l'quittai pour aller faire la guerre dans la milice, et à cinq ans, les souvenances n'sont pas longues : du reste, pu i' m'faisait damner, pu j'l'aimais, et comm' i' dansait les soirs su' mes genoux, quand j'lui chantais *le rébiroulet.*

GERMAIN.

Le *rébiroulet* ?

AMBROISE.

AIR Languedocien.

Lerébilouret qui danse en laire,
Le rébilouret qui danse en là,
Le rébilouret danse en laire,
Le rébilouret danse en là.

En chantant ce couplet, Ambroise imite les gestes de quelqu'un qui fait danser un enfant, et il est si fort occupé de son objet, qu'il recommence jusqu'au moment où il est interrompu par Germain qui jouit de son abandon.

GERMAIN.

Et l'Oisillon qui vole? Et la Jument qui trotte? Et l'Ane qui court? Et le Curé qui s'en va?

AMBROISE, *étonné.*

Que dites-vous?

GERMAIN.

Que tu me rappelleras ce que j'en ai oublié; mais que je ne danserai plus sur tes genoux.

AMBROISE.

Comment! quoi? vous seriez?...

GERMAIN.

Justement.

AMBROISE.

Le p'tit Pierrot?

GERMAIN.

Lui-même.

AMBROISE, *transporté.*

Le p'tit Pierrot! Eh! que je vous embrasse!

GERMAIN.

De toute mon ame.

AMBROISE.

Et personne n'a pu m'dire c'que vous étiez d'venu.

GERMAIN.

Je me suis marié à 17 ans, ma femme n'en avait pas davantage, et nous avons doublé, triplé, dans cette ferme-ci, ce que mon père avait acquis dans l'autre; le ciel m'y a tout accordé, tout prodigué, excepté des enfans, et ce n'a été ni ma faute, ni celle de Justine.

AMBROISE.

C'est facile à croire.

GERMAIN.

Je m'en suis consolé, et je me remarie.

AMBROISE.

Vous êtes veuf?

GERMAIN.

AIR : *De la croisée.*

Longue et pure félicité
Est le fruit d'un bon mariage;
Justine me l'a rapporté
Depuis que la tiens en fermage!
J'ai contracté dans mon printemps
Le bail que j'ai fait avec elle;
Il m'a prospéré cinquante ans,
Et je le renouvelle. (*bis.*)

AMBROISE.

Bravo! J'sais des couplets à étonner, des rondes à ne pas finir: vous aurez tout ça.

GERMAIN, *vivement.*

Oui, tout ça, ce soir, demain, quand tu voudras; mais tu oublies...

AMBROISE.

Les trois heureux !-- L'ciel m'en préserve, i'n'y a chanson qui tienne, et ces trois heureux-là doiv' passer avant tout. Parlez donc, citoyen, parlez, vous n'parlerez jamais assez tot, parlez...

GERMAIN.

Quand tu ne parleras plus.

AMBROISE.

Je me tais.

GERMAIN.

Depuis près de vingt ans ma femme et moi...

AMBROISE, *se retournant.*

V'là quelqu'un.

GERMAIN, *se retournant.*

C'est Lubin. (*Avec une sorte d'impatience.*) Que me veux-tu ?

SCENE IV.

Les mêmes, LUBIN.

LUBIN.

C'n'est pas moi qui veux; c'est la citoyenne qui veut que j'demande au citoyen si faut avertir les ménétriers.

AMBROISE.

Les ménétriers ! j'fais du bruit comm' dix.

GERMAIN, *à Lubin.*

Tu l'entends.

LUBIN, *à Germain.*

Suffit. -- Sans compter qu'la pièce de vin est tirée.

GERMAIN.

Je le sais.

LUBIN.

Qu'la table est dressée sous le grand noyer; qu'les salades sont prêtes, qu'les gateaux sont cuits, qu'les gigots et les dindons sont en broche, qu'ça sera superbe, et qu'si n'y a pas d'place pour tout l'monde, ceux qui s'ront debout n'en mangeront pas moins, a commencer par moi.

GERMAIN.

Je t'y exhorte, mais nous sommes occupés : laisse-nous.

LUBIN.

Eh! allons donc, est-ce que ça s'peut? Est-c'qui n'faut pas que j'vous annonce la pu jolie surprise qu'vous ayez jamais eue, (*en frappant sa tête.*) qui part d'là, et c'n'est pas la première, quand une fois je suis en train.

GERMAIN.

Tu ne finis pas.

LUBIN.

C'est c'qui vous trompe, car j'ai fini.

GERMAIN.

Au fait; mon ami, au fait.

LUBIN.

J'ai suspendu la couronne d'mariage, tout fin droit au-dessus de la chaise où c'que vot' femme s'ra posée, et au moment où c'qu'elle y pens'ra le moins, j'la lui f'rai tomber su' la tête.

GERMAIN.

C'est bien, très-bien, et je reconnaitrai cette attention-là.

LUBIN.

Attention ? oh ! ben oui.

AIR : *Toujours seule, disait Nina.*

C'est d'justice et d'bonne amitié,
J'en ons pris la mesure ;
Si ben donc qu'à votre moitié
L'amour doit c'te parure :
Tout chacun m'en applaudira,
Tout chacun vous repetera :
J'pensais à ça, oui, c'est ben ça :
Que c'te parure est ben là !
Là !

GERMAIN.

Je t'en remercie ; mais Justine doit avoir besoin de toi, va la retrouver, et sur-tout, ne lui dis pas que j'suis ici avec quelqu'un.

LUBIN.

Pour la fête ? c'est bon. (*à Ambroise.*) Et vous, qui faites du bruit pour dix...

AMBROISE.

Ça vaut mieux que d'causer pour quatre.

GERMAIN, *à Lubin.*

Eh ! de grace, laisse-nous,

LUBIN.

AIR : *Not' curé et not' vicaire.*

Donnez-nous, joyeux compere,
Ce soir donnez-nous du bon ;
Vous savez, comme j'espère,
Contredanse et cotillon !
Puis le p'tit couplet malin,
Nos fill' aiment le refrain ;
Et c'est moi (*ter.*) qui les mets en train.

(*Il sort.*)

SCENE V.

Les mêmes, *excepté* LUBIN.

GERMAIN.

Enfin, nous voilà seuls.

AMBROISE.

Et vous m'disiez...

GERMAIN.

Que depuis vingt ans ma femme est à la recherche de la seule cousine qui lui reste, cousine qu'elle n'a jamais vue, et qu'elle brûle de serrer dans ses bras : il est si doux de trouver, d'accueillir ses parens, sur-tout lorsqu'ils sont malheureux; et d'après ce qu'on nous a dit, cette cousine doit exister à quelques lieues de chez nous, dans la misère, dans le besoin.

AMBROISE.

J'sais c'que c'est, et ça n'est pas gai.

GERMAIN.

Ambroise ! mon cher Ambroise ! cette même cousine est le premier objet des desirs de ma femme; c'est le plus beau présent de mariage qu'il me soit possible de lui faire, et combien le renouvellement lui en deviendraît cher, si je pouvais le consacrer par une telle découverte !

AMBROISE.

Tatigoi ! j'donnerais ma vielle pour y réussir; et c'est ma vielle qui m'fait vivre... Mais à qui s'adresser, où frapper?

GERMAIN.

A toutes les portes.

AMBROISE.

AMBROISE.

L'âge, la figure, l'métier, l'nom, l'surnom de c'te cousin ? celui d'sa mère, celui de son père ?

GERMAIN.

Son père s'appelait Jacques Vincent.

AMBROISE.

Jacques Vincent ! Natif ?

GERMAIN.

De Salnelles.

AMBROISE.

De Salnelles ?

GERMAIN.

Que veux-tu dire ?

AMBROISE.

AIR : *De la parole.*

Ah ! si c'est celle que je croi,
Et qui loge près d'ma chaumière,
Le beau jour que ce s'ra pour moi,
Et que d'bien vous allez lui faire !

GERMAIN.

Plaise au ciel, que tu dises vrai.

AMBROISE.

Suite de l'air précédent.

N'craignez, si c'est Javott' Vincent,
Qu'jamais son babil vous desole ;
Par un malheur bien déplaisant,
Elle a perdu, tout en naissant,
C'que femme aime tant, (*bis.*)
La parole. (*bis.*)

GERMAIN.

Elle est muette !

AMBROISE.

Il y en a pour quatre ; sourde à l'av'nant, et entendant, répondant mieux qu'personne.

GERMAIN.

Mieux que personne ! mais tu viens de me dire...

AMBROISE.

AIR : *Des diamans.*

Oui, v'là que j'viens de vous réciter
Qu'la natur' la fit sourde et muette,
Et la natur' devait compter
Que, vraiment, c'était chose faite :
Mais un jour vint que su' tout ça
La natur' mem' fut attrapée ;
Et le vivant qui la r'dressa,
Ce fut défunt l'abbé *d'l'Epée.* (*bis.*)

GERMAIN.

L'abbé *de l'Epée*, l'abbé *d. l Epée* ! ah ! je l'ai connu : l'habile homme, le bon citoyen ! que ne jouit-il encore des services qu'il a rendus à l'humanité ?... Mais je n'y tiens plus, et d'après ce que tu viens de me dire...

AMBROISE.

Lubin. Benjamin... vos garçons d'ferme, ils vont me conduire à Pomchy, m'y porter si les forces me manquent, et dans une heure, je r'viens avec l'oui, ou l'non.

GERMAIN.

Dans une heure ! Lubin... Lubin...

LUBIN, *dans la maison.*

J'y suis.

AMBROISE.

Et si j'ai frappé au bon endroit, comm' vous allez jouir, et comm' j'vais voir ça !

GERMAIN.

AIR : *De l'Isle des femmes.*

Le bienfaiteur sourit en paix
Aux heureux dont il est le père ;

Entouré de ceux qu'il a faits,
Il songe à ceux qu'il pourra faire :
Chaque jour il cueille le fruit
Des biens que ses dons lui ravissent,
Sa bienfaisance l'appauvrit,
Ses jouissances l'enrichissent.

Lubin est entré au commencement du couplet, et en reprend les deux derniers vers.

SCENE VI.

Les mêmes, LUBIN.

ENSEMBLE.

Sa bienfaisance, etc.

LUBIN, *à Germain.*

C'est un bien magnifique, vous l'entassez, et me v'là.

GERMAIN, *à Lubin vivement.*

La cariole; elle est sous le hangard qui tient à cette cabanne; atteles-y un de nos chevaux, et conduis le père Ambroise où il te dira de le conduire.

LUBIN.

J'y vais. (*Il revient.*) S'rai-je r'venu pour l'souper?

GERMAIN.

Oui...

LUBIN.

J'y cours.

AMBROISE.

La cariole!... C'est mieux...

GERMAIN.

Tu montes dedans, tu arrives chez la citoyenne, tu la questionnes ; et si c'est la cousine, tu la mets à côté de toi, tu pars, et fouette cocher...

AMBROISE.

A toutes jambes... mais Benjamin, Benjamin...

BENJAMIN, *de loin.*

AIR : *Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!*

Oh ! le beau jour ! le jour heureux !
Jamais j'n'en eus d'semblable.

GERMAIN et AMBROISE.

C'est lui !

BENJAMIN.

Grands et petits, c'est à qui d'eux
S'ra le plus charitable.

SCENE VII.

Les mêmes, BENJAMIN.
(*Benjamin entre.*).

BENJAMIN.

Que de bons cœurs se trouvent là !
Et que souvent on m'y verra !
Là, là.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
(*à Germain.*)
Vous me l'rendez, l'bonheur est là,
(*Montrant son cœur.*
Là, là.

Ensemble.

GERMAIN.

Oh ! oh !, etc.
Le charmant enfant que voilà !

AMBROISE.

Oh ! oh ! etc.
Tu t'inqu'etois, et me voilà,

BENJAMAIN.

Oh ! oh ! etc.
Vous me l'rendez, l'bonheur est là !

GERMAIN, *se retournant.*

J'entends du bruit. -- Vite, vite, taisez-vous, et partez.

BENJAMIN.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! etc.

AMBROISE et GERMAIN.

Eh ! paix donc. (*Ambroise et Benjamin s'en vont.*)

(*Claudine sort de la maison de Germain, le voit et le dit à Justine, que Jacquot amène en cérémonie.*)

SCENE VIII.

CLAUDINE, JUSTINE, GERMAIN, JACQUOT.

CLAUDINE, *à Justine.*

PAR ici, par ici.

GERMAIN.

C'est Claudine.

CLAUDINE, *à Germain.*

Et Jacquot, et la citoyenne; tout ça vous cherche.

JUSTINE, *à Germain.*

Oui, mon ami.

GERMAIN.

Moi, je te desirais.

JACQUOT.

Nous d'même; et si je n'restons pas long-temps avec vous, c'est que j'n'allons pas tarder à vous joindre.

CLAUDINE.

Et si j'sommes venus les premiers, c'est qu'ca devait être.

JACQUOT.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Je s'is l'fillot.

CLAUDINE.

Moi, la filleule.

JACQUOT.

C'qui fait que j'venons en commun.

CLAUDINE.

C'est pourtant comm' si j'étais seule;
Pour vous, tous deux, je n'faisons qu'un.

JACQUOT.

Puis, tenez, quand on vous ressemble,
Faut êt' imité de chacun;

CLAUDINE.

Et dans l'amour qui nous rassemble.
Sur vos pas (*bis.*) je march'rons ensemble.

ENSEMBLE.

Sur vos pas, etc.

CLAUDINE.

D'manière que comme vous êtes not' parrain, et not' marraine, les autres qui vont venir à leur tour, ont ben voulu que j'vous apportions l'bouquet ; la citoyenne a le sien, et v'la l'pareil. (*Elle le donne à Germain.*)

GERMAIN.

Grand merci, mes enfans ; dépêchez-vous de vous marier, et le votre sera tout prêt.

JACQUOT.

Vous en êt' capable ; mais ce n'sera pas tout-à-l'heure, à cause que v'là mon père qui se r'porte comme un charme, que j'n'étais resté que pour lui, et que je pars pour là-bas.

GERMAIN.

Tu pars ?

JACQUOT.

Air nouveau.

Je défions que dans l's'antours
On trouv' maîtresse plus cherie ;
Mais faut savoir quitter l's'amours
Pour etre utile à la patrie.
Jarni ! sa voix me parle au cœur,
A c'te voix-là, point de replique.
Comm' citoyen, j'ai d'la valeur,
Et j'vais servir la République.

GERMAIN.

Bien, mon ami, très bien.

JACQUOT.

Même air.

J'n'ai vu que l'feu du coin du feu,
Et jamais l'feu d'une bataille ;
Mais qu'l'ennemi vienne, et ventrebleu !
J'enfonc'rai d'estoc et de taille ;
Et puis apres ce fier combat,
J'prends c'te moitié patriotique,
Et tous les ans, d'un p'tit soldat,
J'vous enrichis la République.

GERMAIN.

De mieux en mieux.

JUSTINE.

Et dans tout ça, je ne plains que Claudine ; elle va s'ennuyer.

CLAUDINE.

Faut qu'ça soit ; mais v'là qu'vous m'avez fait entrer dans l couture d'ces habits nationaux : ça m'rapproche d'la guerre, et c'est d'main que j'commence.

JACQUOT, *à Germain et à Justine.*

Pas pu' tard, et j'vous garantis qu'sa b'sogne vous f'ra honneur.

CLAUDINE.

AIR : *D'Arlequin Pigmalion.*

C'est pour l'état, la chose est claire,
Que chaque jour je travaill'rai,
Et mon devoir est de bien faire
Les habits que j'entreprendrai :
Puis je m'dirai, sans l'fair' paraître,
Mais afin de réussir mieux,
L'habit que j'fais sera peut-être
Celui qu'port'ra mon amoureux. (*bis.*)

JACQUOT.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Sur-tout qu'les citoyens tailleurs,
En les coupant ne fass' pas des leurs ;
Qu'ils n's'habill' pas, n'l'eus en déplaise,
A mêm' l'aunage de nos draps :
M'est avis qu'pour tuer à son aise
Faut pouvoir allonger les bras.

CLAUDINE.

AIR *Nouveau.*

Les bras s'ront libres et dispos,
Si c'est à moi que l'on s'adresse ;
Puis arriv'ra l'moment du r'pos,
C'est le moment de la tendresse.

(A Germain et à Justine.)

Puis afin d'redoubler nos nœuds,
Après cinquante ans de ménage,
J'finirons vîte tous les deux
Nos cinquante ans de mariage.

GERMAIN.

Dont je ferai les frais, sans compter la dot que je vous ai promise.

JUSTINE.

Et que nous doublerons.

AIR : *De la Plaque.*

Ensemble.

CLAUDINE, JACQUOT.

Ah ! vous ferez notre bonheur !
Ah ! grand merci d'la bienfaisance :
Aussi long-temps que not' ardeur
Durera not' reconnoissance. (*bis.*)

JUSTINE, GERMAIN.

Ah ! jouissez du vrai bonheur ;
Oui, c'est l'amour qui le dispense ;
Il est le prix de la candeur,
Il sera votre récompense. (*bis.*)

(Claudine et Jacquot sortent.)

SCENE IX.

JUSTINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Je crois qu'ils vivront heureux, et nous le serons d'y avoir contribué. — Mais plus je te regarde, et plus j'admire comme tu es brave !

JUSTINE.

Le jour qui nous luit.... est si beau, que je ne puis trop faire pour le célébrer.

GERMAIN.

Je m'en rapporte à toi, et comme toi, je me fais une fête du renouvellement de notre hymen; mais cette fête-ci ne vaudra pas l'autre.

JUSTINE.

Pourquoi donc?

GERMAIN.

Quand je t'épousai pour la première fois, j'avais cinquante ans de moins.

JUSTINE.

Moi aussi.

GERMAIN.

Et alors... tu t'en souviens?

JUSTINE.

Comme si j'y étais.

GERMAIN.

AIR : *Pourriez-vous bien douter encore.*

Le jour de notre mariage
Le desir nous donna l'éveil;
Et par fois, dans notre menage,
Il vint troubler notre sommeil.
Au plaisir seul, dans le bel âge,
Le tendre amour ouvre les bras;
Avec le temps, il est plus sage,
Et cette nuit tu dormiras. (*bis.*)

JUSTINE.

Même air.

Oui, mon ami, tout me présage
Que cette nuit je dormirai;
Mais le cœur plein de ton image,
Toute la nuit, j'y rêverai.

Puis, si l'amour me rend en songe,
Et ta jeunesse et ta gaîté,
Près de toi, dans un doux mensonge,
N'aurai-je pas la vérité. (*bis*.)

GERMAIN.

Si tu rêves aux beaux jours de notre printemps, tu n'y rêveras pas seule.

JUSTINE.

Tu crois?

GERMAIN.

AIR : *Colin se plaint de mes rigueurs.*

En amour, comme en amitié,
Soit qu'il dorme, ou qu'il veille,
Couple fidele est de moitié,
Même instinct le conseille :
Ce doux instinct est un besoin
Dont l'attrait le domine,
Et dans tout, de près ou de loin,
L'un l'autre se devine. (*bis*.)

JUSTINE.

Qui le sait mieux que nous?

GERMAIN.

Même air

C'est ainsi qu'un penchant commun,
Dont le pouvoir l'entraîne,
Du matin au soir, ne fait qu'un
Du couple qu'il enchaîne.
A l'instant même du trépas,
Il rend heureux encore
Celui qui meurt entre les bras
De celle qu'il adore.

JUSTINE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Juste ciel! avant moi si tu cessais de vivre,
Je voudrois, le jour même, expirer et te suivre :
Quand d'un hymen si cher la mort brise les nœnds,
Celui qui perd le jour est le moins malheureux.

GERMAIN.

Je t'ai affligé, pardon ; le présent nous sourit, jouissons-en, et cueillons en paix les fleurs que l'amitié sème sur notre passage.

DUO.

AIR : *Jamais deux époux.*

Jamais deux époux
Furent-ils plus heureux que nous !
Quelle ivresse !
Quel jour pour ma tendresse !
Tout le feu de ma jeunesse
Est prêt à se ranimer ;
Je tiens ta main, je la presse,
Je renais pour mieux t'aimer.
Oui, l'amour dans mon cœur
Réveille sa douce flâme ;
Le tien partage l'ardeur
Que je puise dans ton ame :
Nœuds chéris, nœuds pleins d'attraits,
Plaisirs purs et parfaits !

Non, jamais deux époux, etc.

(*On entend le prélude de l'air suivant.*)

GERMAIN.

On vient. — C'est le citoyen Maire (*à part.*) et Javotte n'arrive pas. (*haut.*) Allons, Justine, le ton de cérémonie qui nous convient ! (*Justine le prend sous le bras.*) C'est ça.

SCENE X.

Les mêmes, LE MAIRE, MUNICIPAUX, CITOYENS et CITOYENNES.

CHŒUR.

AIR : *Ah ! le bel oiseau*,

S'aimer durant cinquante ans,
Il faut le voir pour le croire ;
S'aimer durant cinquante ans,
C'est d'l'hiver fair' le printemps.

LE MAIRE.

Pour l'exemple des amans,
On écrira votre histoire ;
Dans ses fastes, tous les ans,
L'hymen en fera mémoire.

CHŒUR.

S'aimer, etc.

LE MAIRE.

Pour serrer vos nœuds nouveaux,
Dont la vertu se fait gloire,
Nargue des *us*, des grands mots
Qu'exigeoit l'ancien grimoire.

Votre parole me suffit, et vous me l'a donnez ?

GERMAIN et JUSTINE.

Oui, citoyen Maire.

GERMAIN.

Oui ; et autant il est juste que les époux mal assortis se hâtent de profiter de la loi du divorce, la plus sage et

la plus nécessaire des loix, autant il est naturel que ceux qui se conviennent, s'empressent de resserrer le nœud qui les rassemble.

CHŒUR.

S'aimer, etc.

GERMAIN.

Mes bons, mes vrais amis ! c'est le verre à la main que nous allons terminer cette heureuse journée, et la première santé que nous y boirons, sera celle...

JUSTINE.

De la République.

TOUS.

Oui, de la République.

GERMAIN.

Ensuite, celle...

JUSTINE.

De Germain.

GERMAIN.

De Justine.

LE MAIRE.

AIR : *Le mariage est une envie.*

Ah ! pour fêter tant de tendresse,
Déjà la soif me presse,
Et ma raison a peur :
On doit boire jusqu'à l'ivresse,
Lorsque l'on boit au vrai bonheur.

CHŒUR.

Ah ! pour fêter, etc.

SCENE XI et DERNIÈRE.

Les mêmes, BENJAMIN, *ensuite* AMBROISE, JAVOTTE et LUBIN.

BENJAMIN, *accourant.*

ELLE arrive, elle arrive.

GERMAIN, *enchanté.*

Serait-il possible ?

BENJAMIN.

Je les ai dévancés... en carriole. – A deux pas. -- Ils vont comme l'vent.

LUBIN, *de loin.*

J'la tiens, j'la tiens.

JUSTINE.

Qui ?

AMBROISE, *amenant Javotte.*

C'est elle.

TOUS.

L'père Ambroise.

AMBROISE.

Lui-même. (*à Germain, qui est allé au-devant de Javotte.*) Et la v'là, citoyen Germain, la v'la.

JUSTINE.

Mais qui !

GERMAIN, *à Justine.*

La citoyenne qui languissait à Poinchy, sous le nom de Javotte, l'amie du père Ambroise, qui me l'a découverte, ta vieille cousine.

JUSTINE.

Catherine Vincent ?

GERMAIN.

Catherine Vincent, ton présent de noce.

JUSTINE, *avec transport.*

Ah ! mon ami ! et tu craignais que cette fête-ci ne valût pas l'autre, combien tu t'abusais ! (*Elle ignore que Javotte est muette et sourde, et lui parle comme si elle entendait : Germain et Ambroise profitent de son erreur.*) Et vous, que j'ai tant desirée, tant demandée, avec quel empressement nous allons tâcher de vous dédommager des maux que vous avez soufferts ! A votre âge ! Sans appui ! sans ressource ! et moi j'étais dans l'aisance ! Qu'avez vous fait pour vous loger, pour vous nourrir ? contez-moi ça ?... point de réponse !

GERMAIN.

Elle a ses raisons.

JUSTINE.

Ses raisons ?

AMBROISE.

Laissez-moi faire, et vous allez l'entendre.

TOUS.

Ecoutons, écoutons.

Javotte qui n'avait pas apperçu Ambroise, le voit avec d'autant plus de plaisir, que tout ce qui lui arrive la confond : Ambroise prévient ses questions, et lui explique qu'elle va sortir de la misère. Javotte lui té-

moigne

moigne sa surprise, et lui demande comment; alors tout le monde est instruit qu'elle est muette; Germain le confirme à Justine et aux autres, Lubin à ceux qui le savaient.

JUSTINE, *à Ambroise.*

Comme elle vous comprend !

AMBROISE.

Et comme elle va vous répondre !

Ambroise fait entendre à Javotte que Germain et Justine sont ses parens, et vont être ses bienfaiteurs; Javotte les regarde, passe alternativement de l'un à l'autre, et leur donne les premiers témoignages de sa reconnoissance.

GERMAIN.

Des remercimens ! jamais.

JUSTINE.

C'est une dette que nous acquittons; oui, je vous entends; vous ne cesserez de nous chérir; nous ne cesserons de vous le rendre.

GERMAIN.

Des égards ! des soins de votre part ! c'est nous qui vous en devons.

Après ces phrases, indiquées par des signes différens, Javotte leur fait entendre qu'elle desire les embrasser.

GERMAIN et JUSTINE, *l'embrassant.*

Oui, sans doute.

Lubin prend le Maire par la main, et le conduit à Javotte.

LUBIN.

Fin de l'air : *Chacun a son tour.*

La bonn' mère,
Dans ce beau jour,

Chacun a son tour ;
C'est l'mien , j'espère ,
Chacun a son tour.

Lubin fait au Maire la politesse de la lui laisser embrasser le premier , ensuite il l'embrasse , et après lui , tout le village.

CHŒUR.

La bonn' mère , etc.

GERMAIN.

Oui , chacun son tour.

Javotte ravie rapporte tout aux deux époux , qu'elle revient presser.

AMBROISE.

AIR : *Du serein qui te fait envie.*

Ah ! si pour dir' qu'elle vous aime ,
Ell' jase autant que vous et moi ,
Oh ! c'est qu'à la nature même
La r'connaissance fait la loi.
Tout, à sa voix , naît et s'éveille ;
Ell' frappe au cœur, et dans l'instant ,
Tout ame , comme tout oreille ,
Le muet parle , et le sourd entend. (*bis.*)

LE MAIRE ; *aux deux époux.*

AIR : *Pour vous je vais me décider.*

Ah ! recevez , époux constans ,
Recevez notre juste hommage ;
Les petits fils de nos enfans
Vous imiteront d'âge en âge ;
Aux vertus , à la pauvreté , -
Vous rendez l'honneur et la vie,
Que vous avez bien mérité
Des vrais amis de la patrie ! (*bis.*)

CHŒUR.

Aux vertus , etc.

GERMAIN.

Je plains ceux dont elle est mécontente.

JUSTINE.

Nous n'avons fait que notre devoir.

GERMAIN.

Il est si doux à remplir. (*vivement.*) Et vous, mes bons amis! mon cher Ambroise ! mon cher Benjamin !

AMBROISE.

J'entends. -- Le petit rigaudon, sous l'ormeau.

TOUS.

Oui, oui.

JUSTINE, *à Ambroise.*

J'y compte bien. -- Mais c'est à vous, à vous seul, que je dois Javotte...

GERMAIN.

Et je sais ce qui me reste à faire...

AMBROISE.

Non pas, service payé n'rapporte que d'l'argent, et c'est d'ça qui m'faut.

[*En montrant son cœur.*]

GERMAIN.

L'un et l'autre, mon ami. Et nous sommes loin d'être quittes.

AMBROISE.

Benjamin. (*Benjamin court à lui.*) On veut m'chasser; partons.

BENJAMIN.

V'là mon bras.

GERMAIN, *le retenant.*

Te chasser ! C'est comme ça que tu aimes ton petit Pierrot !

AMBROISE.

Pourquoi mon p'tit Pierrot m'fait i' d'la peine !

GERMAIN.

Touche-là, mon vieux camarade, oublie le chagrin que je t'ai causé, et en attendant que nous nous mettions à table, regale-nous de la ronde du viéleux : tu me l'as annoncée.

AMBROISE.

La ronde du viéleux ! avec plaisir.

GERMAIN, *bas à sa femme.*

Nous lui ferons entendre raison.

AMBROISE, *s'accordant.*

Ah ! ah ! elle est un peu enrouée : c'est égal, çà ira. (*à tous.*) Au refrain.

GERMAIN.

Nous y sommes.

Pendant cette fin de scène, Justine ne quitte pas Javotte, et Germain vient les joindre l'une et l'autre, ils lui expliquent qu'Ambroise joue une ronde, et par signes, elle se mêle au refrain.

VAUDEVILLE.

AMBROISE.

AIR : *Ancien.*





mettre en quête, Quand le jour vient sur son dé-clin, Où l'on

m'ouvre je m'ar-rê-te; Est-il un sort plus heu-reux!

Que ce-lui d'ê-tre vié-leux! Ma tou-re, lou-re, loure, li-

ron fa; Et lon, lan, la, Ma tou-re, Lou-re, li-ron-fa.

CHŒUR.

Ma toure, loure, etc.

AMBROISE.

J'ai mon bâton, mon Benjamin,
Que jamais je n'abandonne;
L'un me soutient dans mon chemin,
L'autre prend ce qu'on me donne.
Est-il un sort, etc.

CHŒUR.

Ma toure, etc.

AMBROISE.

Tendron qui veut se tremousser,
Me demande un air de vielle;

Moi qui sais comme on fait danser,
Je tourne la manivelle.
Est-il un sort, etc.

LE CHŒUR.

Ma toure loure, etc.

BENJAMIN, *au Public.*

Nos époux, après cinquante ans,
Chez nous resserrent leur chaîne;
Chez nous, comme eux, je vous attends
Au bout de la cinquantaine.
(En contre-faisant le vieux.)
L'auteur y radotera,
L'acteur y rabachera :
Ma toure, etc.

TOUS, *sur le refrain, contrefont les vieux et les vieilles.*

CHŒUR

L'auteur y etc.

FIN.